

**Xavier Grall : «André Malraux *Les Antimémoires* ou la fraternité» et Pierre Moulinier : «Malraux ou l'aventure qui abolit la mort», *Le Cri du Monde*, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.**

André Malraux n'est pas seulement un ministre de M. Pompidou. L'auteur de *La Condition humaine*, continuellement ballotté entre les jeux de la pensée et ceux de l'action, reste un des romanciers les plus remarquables de ce temps.

A l'occasion de la sortie des *Antimémoires* nous donnons ci-après une opinion sur ce livre et une brève étude sur l'œuvre générale d'André Malraux.

\* \* \*

**Xavier Grall : «André Malraux *Les Antimémoires* ou la fraternité»**

Voici donc ces *Antimémoires* tant attendus. Disons-le sans plus attendre. André Malraux venge de manière éclatante, ses dix ans de silence. Il n'avait, en effet, rien publié depuis *La Métamorphose des dieux*. Son dernier livre approche du chef-d'œuvre et nous n'avons rien perdu à l'attendre. On viendra plus tard puiser les lignes magnifiques par lesquelles un témoin de notre temps en décrit la passion et la mort, l'honneur et la beauté, celles aussi où une sorte de Saint-Just vêtu de la redingote de Chateaubriand, interroge les fabricants de nos destins : Trotsky et Mao Tsé-toung, Nehru et Charles de Gaulle.

J'ai longtemps cherché autour de quelle idée s'ordonnait ce gros livre : affrontements avec la mort, fascination du héros, tentative de récupération d'une foi perdue, agrandissement du musée imaginaire ? Oui, tout cela se trouve dans ces six cents pages foisonnantes, mais tout cela agrandi et magnifié par une fraternité exceptionnelle, qu'il faut d'abord retenir. Malraux a beau parler de sa «*relation profonde avec les statues*», jongler avec les millénaires et les civilisations mortes, interpeller le Sphinx et Bouddha, s'introduire dans les tombeaux des rois parmi «*le*

Xavier Grall : «André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité» et Pierre Moulinier : «Malraux ou l'aventure qui abolit la mort», Le Cri du Monde, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.

*bruissement des abeilles des morts*», il est entendu qu'il ne sera pas un conservateur de musée. Car il y a la vie, et avec elle l'outrage et la torture, la chaude camaraderie des combats et l'ombre disloquée de Jean Moulin. La fraternité est le pendant de la tragédie et Malraux, dans la relation d'une vie forte et consciemment aventureuse, accorde la meilleure part à l'homme, malgré Katyn et Treblinka, malgré les Milices et les Démon. Dans sa conversation avec Mao Tsé-toung, celui-ci, figé dans la haute solitude du héros, lui déclare : «C'est toujours l'homme qui finit par gagner.» Malraux n'ajoute rien à cette réflexion et son silence apparaît comme un acquiescement. Il avait, en d'autres temps, décrit la tragédie de la guerre d'Espagne et nous nous souvenons que cela s'appelait *L'Espoir*.

### Une quête tragique

Les différents chapitres des *Antimémoires* prennent pour référence les titres des ouvrages précédents : *Les Noyers de l'Altenburg*, *La Voie royale*, *La Condition humaine*. L'intention de l'écrivain est de montrer que la trajectoire de son œuvre ne contient pas de brisure. Il faut y voir aussi une preuve de coquetterie. Malraux a beau dire «qu'il ne s'intéresse guère à lui-même», nous en doutons un peu. Certes, il ne s'observe pas avec la complaisance d'André Gide lequel, dans son *Journal*, après l'analyse littéraire la plus pertinente, croyait devoir nous révéler la couleur de son slip ou le menu de son déjeuner. Malraux n'est pas Narcisse. Mais ces mémoires ne sont point aussi anti qu'il veut bien le dire. Si, à leur propos, dans un dialogue avec d'Astier de la Vigerie<sup>1</sup> il a parlé de Chateaubriand – lui aussi familier des grands et des princes, des ruines et des tombes – c'est parce qu'il se compare à l'auteur de *René* de quelque manière. Malraux du reste n'économise pas les pages où il nous conte sa propre aventure politique. Il faut lire le chapitre où il est chargé de préparer le référendum aux Antilles et en Guyane. C'est un Malraux qui fonce et trépigne, fustige l'opposition, limoge les incapables, un Malraux qui rugit et qui danse et contre-danse, s'agrippe aux micros, gueule la *Marseillaise* avec la colère d'un sans-culotte. Visiblement, le ministre

---

<sup>1</sup> Dans *L'Evènement* n° 19-20.

Xavier Grall : «*André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité*» et Pierre Moulinier : «*Malraux ou l'aventure qui abolit la mort*», *Le Cri du Monde*, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.

est heureux de pouvoir montrer qu'il ne se contente pas d'être le chantre des actions des autres. On se demande alors s'il n'y aurait pas en lui un consul refoulé, blessé au fond du cœur d'avoir été choisi, non pour faire l'Histoire, mais pour écrire, sur elle.

Ah ! Chateaubriand, quelle ombre, quel modèle ! Qui se plaindrait d'une telle paternité ? Pour ces deux hommes de théâtre le décor est le même : le décor nocturne de la mort alterne avec celui de la parole dans la cité vivante. L'un a troqué le mot Dieu contre le mot Destin. Mais tous les deux sont des romantiques de l'Histoire.

Le livre – on pourrait presque dire cette symphonie du nouveau monde – s'ouvre sur des pages des *Noyers de l'Altenburg*. On y retrouve la famille Berger qui ressemblerait beaucoup, d'après certains critiques, à la famille Malraux elle-même. On apprend que le grand-père, croyant intègre et généreux, s'est donné la mort. Il y a là, vingt pages significatives où les êtres oscillent entre la fidélité à la foi du Christ et la fascination du néant. La tragédie s'annonce, la mort arrive. Un oncle, Walter, a naguère rencontré Nietzsche. Tout le monde dans la famille admire «*la générosité de l'intelligence*» du philosophe allemand. On l'appelle Friedrich, familièrement. Mais Walter a rencontré le père de Zarathoustra alors que la folie s'était déjà emparée de lui. Ainsi le premier mouvement de la symphonie est un mouvement tragique. Et tout ici – à part une excursion dans le farfelu – sera tragique. La quête commence. Quand Dieu est mort, il faut bien savoir ce qui reste...

### **L'art est un animal fabuleux**

Malraux a perdu la foi après sa confirmation. De là vient en partie son insatiable curiosité, son interrogation fébrile des tombeaux et des dieux et surtout cette faim d'action qui l'habitera toute sa vie et le poussera dans les voies les plus périlleuses. Je me demande parfois si l'Action n'est pas la marque des esprits agnostiques. Pour un croyant, le monde est décrypté et ses mystères sont admis. Pour un agnostique, il reste à sonder cette énigme. Agir, en quelque sorte, c'est chercher.

Et voici Malraux au Caire, méditant sur les pyramides et sur les villes dont les princes sont des enfants : Toutankhamon. Nous retrouvons-là des pages éblouissantes, proches de celles qu'il nous avait laissées dans sa psychologie de l'art. Il écrit : «*Ne durent que les réalismes d'outre-tombe et je découvrais que, pris en bloc, même l'art est un animal fabuleux*». Cependant les ruines restent des ruines et les papyrus, des papyrus. L'âme des civilisations disparues erre au néant. Quelle ressemblance entre l'Égypte de Nasser et celle des Pharaons morts ? Aucune. On ne peut rester, quand on s'appelle Malraux, un antiquaire toute sa vie. Le voici donc empoignant son destin et courant l'aventure en Arabie. Avec Corniglion-Molinier, il survole le désert de Nubie où il espère trouver sous la croûte des sables, les palais de la reine de Saba. Rien. Au retour, l'avion est pris dans une tornade au-dessus du Maghreb. Malraux n'échappe à l'accident que par hasard. Il atterrit à Bône et ce qu'il découvre alors c'est la singularité de la vie. Tout aurait pu être autrement. Pourquoi ces casbahs blanches ? Pourquoi ces femmes parfumées se promenant à l'ombre de la ville ? Pourquoi ce gantier kabyle accrochant ses gants rouges au soleil ? Pourquoi le soleil ? Pourquoi le matin ? Pourquoi les hommes existent-ils vraiment ? Et au fait, pourquoi, moi, André Malraux, diplômé des Langues Orientales, pourquoi suis-je là, aujourd'hui, à Bône ? La vie n'est-elle pas fabuleuse, elle aussi, fabuleuse, mais réelle. Ah ! tout de même, c'est épatant de n'être pas mort dans les Aurès et d'être rendu à la vie fraternelle, bonne et fraternelle.

### **Où apparaît Satan**

Plus loin d'autres pages où la mort, inéluctable et silencieuse, erre encore donnant tout son poids aux amitiés humaines. C'est l'évocation de la guerre de 1940, la chute du char – que commande Malraux – dans une fosse. Il s'attend à être matraqué par un obus allemand. Rien. Il retrouve ses amis. L'un s'appelle Bonneau. Un dur. C'est bien de retrouver Bonneau. Puis nous voilà en 1944. Malraux est capturé, en uniforme, par une patrouille de la division Das Reich. Il est collé contre un mur, bras en l'air. Sa bande molletière se débîne. Ridicule. Un, deux, trois... Mais, non, les Allemands ne tirent pas. Ils s'esclaffent et baissent leurs armes. Dérisoire, ce n'est qu'un simulacre. Mais

Xavier Grall : «*André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité*» et Pierre Moulinier : «*Malraux ou l'aventure qui abolit la mort*», Le Cri du Monde, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.

nullement dérisoires ces plaies et ce sang sur le visage des résistants qu'il croise et qui reviennent des caves de la Gestapo. Est-ce le fond de la nuit, le dégoût, le désespoir ? Non. Ces résistants n'ont pas parlé. On sort du royaume des bêtes et des salauds. Un paysan du Rouergue, vieux et cassé, a donné sa canne au prisonnier Malraux blessé à la jambe. Une religieuse lui remet, sur sa demande, l'Évangile selon Saint-Jean. «Je ressentais fortement que toute foi dissout la vie dans l'éternel, et j'étais amputé de l'éternel» écrit-il. Et plus loin, voici que cet esthète un peu hautain fait acte d'humilité en découvrant le travail quotidien de l'amour chez les êtres ordinaires : «*Mon passé, ma vie biographique n'avaient aucune importance. Je ne pensais pas à mon enfance. Je ne pensais pas aux miens. Je pensais aux paysannes athées qui saluaient mes blessures du signe de la croix, à la canne apportée par le paysan craintif, au café de l'hôtel de France et à celui de la Supérieure. Il ne restait dans ma mémoire que la fraternité*». Nous sommes loin du dialogue orgueilleux avec le Sphinx. Je ne crois qu'aux artistes qui bénissent.

### **L'éternel problème du mal**

Cependant, le grand Malraux, c'est dans les dernières pages des *Antimémoires* que nous le retrouvons. On sait que cet exceptionnel metteur en scène des heurs et malheurs de notre vie nationale, avait été chargé par le général de Gaulle d'organiser la translation des cendres de Jean Moulin au Panthéon. Il revient sur cette cérémonie dans son ouvrage et ne manque pas d'y insérer les meilleurs moments du discours qu'il prononça ce jour-là. Suit une méditation sur la torture et le Mal, toute brûlante de christianisme. Ici Malraux ne discute plus la réponse que lui avait faite l'aumônier des Glières après la lecture des *Frères Karamazov*. La Voici : «*C'est l'éternel problème du Mal; et pour moi le Mal n'est pas un problème mais un Mystère*» et Malraux ajoute : «*Je me souviens des lourdes paupières de Bernanos le jour où je lui dis : Avec les camps de concentration, Satan a reparu visiblement sur le monde*». Un agnostique qui parle de Satan, c'est étrange. Plus loin, l'auteur évoque Lazare et la réponse de Jeanne à ses bourreaux : «*Je ne suis pas née pour partager la haine, mais pour partager*

*Xavier Grall : «André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité» et Pierre Moulinier : «Malraux ou l'aventure qui abolit la mort», Le Cri du Monde, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.*

*l'amour*». Voici donc au centre même de nos cathédrales, en plein dans la rumeur de leurs prières celui qui, jusqu'à ce jour, se tenait sous les porches pour en étudier la statuaire. Oui, étrange, assurément...

Ravensbrück, Treblinka, Dachau, litanie sinistre et désormais métaphysique tant il est vrai que cette horreur totale, plénière ne peut recevoir un début d'explication qu'à la lumière de la révélation. Malraux vient buter contre ces portiques d'ombre, à court soudain de vocabulaire. Son intelligence se rend et pour tenter de nous donner quelques clés, il utilise les mots que nous n'avons, nous, jamais oubliés : Marie de Magdala, le cri de Lamma Sabachtani, les ténèbres en plein jour, les tombeaux qui s'ouvrent.

### **Un oubli regrettable**

Telles sont les notes que m'a inspirées cet ouvrage magnifique à plus d'un endroit. Une réserve : cet esprit patriote a les limites mêmes de son patriotisme. Il attribue à la France une intégrité imaginaire. Toutes les épopées sont sanglantes. Elles contiennent, en égal partage, la lumière et la nuit. Treize ans après la libération, notre armée ne savait pas rejeter les appareils légués par la Gestapo et, par la baignoire et l'électricité, suppliciait d'autres résistants, au bord d'une mer heureuse. Oui, nous aurions aimé, nous autres, trouver dans ce livre la relation d'un drame que nous résumons du nom d'une patrie foulée et pantelante : Algérie, ô misère.

Entre un esprit fraternel et un esprit réellement catholique c'est peut-être cela la différence : l'un assigne des frontières aux ténèbres et l'autre commence par nettoyer le seuil de sa propre maison.

---

**Pierre Moulinier : «Malraux ou l'aventure qui abolit la mort»,**

*Xavier Grall : «André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité» et Pierre Moulinier : «Malraux ou l'aventure qui abolit la mort», Le Cri du Monde, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.*

Jamais on n'avait pu lire un visage de manière aussi détaillée que celui d'André Malraux à la télévision. Honneur – et charge – mérités ou immérités ? Qu'ont pu en penser les «Français moyens» condamnés à Malraux trois soirées de suite, à la meilleure heure d'écoute de la première chaîne ? La mauvaise qualité technique de l'émission, le découpage haché et supposant une bonne connaissance de la littérature, de l'histoire contemporaine et de l'art, n'auront-ils pas lassé ? A mon sens, Roger Stéphane, responsable de cette série d'entretiens, a raté ce qui aurait pu être une introduction passionnante à Malraux, une incitation à le lire ou relire.

Je reviens au visage de Malraux. Un peu empâté, un peu dégarni, un peu embourgeoisé, mais assurément pas celui d'un vieillard. Or, il est né à Paris, le 3 novembre 1901, ça lui fait 66 ans. On pressent qu'il ne vieillira jamais – tel un Mauriac – parce qu'il a choisi de faire de sa vie et de son œuvre un bloc minéral dur qui ressemble à ce qu'il n'a pas choisi, une certaine qualité de son visage tel qu'on le voit dans les nombreuses photos que l'on possède de lui. Un visage aigu, enfiévré par les yeux, par le regard ardent et furtif qui trahit l'intelligence agile mais en recherche d'un adolescent fort doué.

### **L'aventure est plus passionnante que la révolution**

Adolescent. Le mot est peut-être fort, mais il explique tant de choses chez Malraux ! La période «farfelue» de sa jeunesse vers les années 1921-1928, évoquée par André Vandegans dans un livre qui a renouvelé notre connaissance de Malraux; et il y a du farfelu dans certaines réponses faites par Malraux aux journalistes qui l'ont interviewé lors de la parution des *Antimémoires*. Une secrète jubilation à l'idée d'être un ministre de la V<sup>e</sup> République, et bien souvent de jouer à l'être comme le chat de Mallarmé jouait à être le chat de Mallarmé... Ce goût de la mystification trahit une certaine distance que Malraux prend par rapport à lui-même, car il ne s'aime pas. *«Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance, je déteste la mienne. J'ai peu et mal appris à me créer moi-même, si se créer c'est s'accommoder de cette*

Xavier Grall : «*André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité*» et Pierre Moulinier : «*Malraux ou l'aventure qui abolit la mort*», Le Cri du Monde, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.

*auberge sans routes qui s'appelle la vie... je ne m'intéresse guère*» (*Antimémoires*). Un trait d'adolescent, qui le fait si proche de ses jeunes lecteurs.

Mais l'ironie n'est jamais loin du tragique. Celui que ne s'aime pas a besoin de se fuir pour arriver «à la frontière du soi» (F. Bott). Malraux l'aventurier, après des études à l'Ecole des Langues Orientales et son mariage avec Clara Goldschmidt (dont il divorcera mais qui gardera en littérature le nom de son ex-mari) part en 1923 pour une mission archéologique au Cambodge qui se termine héroï-comiquement par un procès et une condamnation. Il s'est approprié des bas-reliefs dans la région d'Angkor. En 1925, une seconde équipée le ramène en Indochine où il participe à la fondation d'un mouvement révolutionnaire, puis en Chine où il rencontre Borodine, délégué soviétique auprès du révolutionnaire chinois et assiste aux scènes de la guerre civile à Canton et à Shanghaï.

Son rôle politique en Chine reste encore très obscur. En 1927, il quitte la Chine. Les années 1926 à 1933 voient la naissance d'un écrivain rapidement célèbre : 1926, *La Tentation de l'Occident* où un jeune oriental et un jeune occidental échangent une correspondance d'où la culture européenne sort meurtrie; 1927, le manifeste *D'une jeunesse européenne*, qui reprend le thème du déclin de la civilisation occidentale; 1928, *Les Conquérants*, son premier roman, suivi en 1930 par *La Voie royale* et en 1933, par *La Condition humaine*, le prix Goncourt de cette année où il transpose ses expériences chinoise et indochinoise.

Dans cette trilogie bien connue, plusieurs fois éditée, en particulier en édition de poche, Malraux exprime en phrases serrées, haletantes, sans souci d'orthodoxie littéraire, parce que la vie passe avant la perfection de la forme, ses grands thèmes : l'aventure, l'action, l'histoire, le destin, la mort, la solitude, la fraternité, l'amour. Ce sont des préoccupations d'homme jeune, en marche vers la sérénité de l'âge adulte, mais non encore parvenu à la résignation.

La réussite littéraire de Malraux n'en fait pas un assis. Il n'a pas le temps de «se créer lui-même».

Xavier Grall : «*André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité*» et Pierre Moulinier : «*Malraux ou l'aventure qui abolit la mort*», *Le Cri du Monde*, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.

Au lendemain de l'avènement d'Hitler, il lutte contre le fascisme par le verbe et la plume (1935 *Le Temps du mépris*) puis par l'action. 1936, la guerre d'Espagne, il s'engage dans les rangs républicains comme chef d'escadrille aérienne. Blessé, il part en Amérique du Nord faire des conférences pour réunir des fonds. En 1938, il tourne *L'Espoir* tiré de son célèbre roman paru un an auparavant. Il est communiste, mais d'un genre bien incommode, un peu comme Gide l'était. C'est pour lui moins une doctrine, qu'«*un refus passionné d'être vaincu*» (P. de Boisdeffre). «*La révolution n'abolit pas la mort*» écrit F. Bott. Pour Malraux, l'aventure avec la mort à la clé est plus passionnante que la révolution. Malraux ou le mal du héros, titre un livre de Claude Mauriac. Les communistes ne veulent pas de héros, d'hommes qui cherchent à échapper à l'obsession de la mort par l'aventure.

### **Le prophète d'un humanisme désespéré**

1939 : Malraux rompt avec le communisme, s'engage dans la guerre, est fait prisonnier, s'évade, se voue à la Résistance. En Corrèze, sous le nom de Berger. Il écrit alors *La Lutte avec l'ange* dont la première partie seule, *Les Noyers de l'Altenburg* sera sauvée et publiée. Il est arrêté par les Allemands dans l'été 1944, libéré par les FFI, participe aux combats sur le front d'Alsace. Démobilisé, il entre un court instant sur la scène politique (Ministre de l'Information de novembre 1945 à janvier 1946) avant de suivre le Général dans sa retraite et dans le combat du R.P.F.

Une nouvelle période de sa vie littéraire s'ouvre alors. L'aventure révolutionnaire est du passé. Mais l'adolescent Malraux est toujours avide d'inscrire sa marque dans les grands territoires labourés par l'Histoire. Cette fois, ce n'est plus les péripéties de l'histoire humaine immédiate qu'il aspire à réduire à sa merci. La guerre a révélé à Malraux la place de la culture dans le patrimoine de l'humanité. Il tente une synthèse des arts plastiques dans les trois volumes de la Psychologie de l'art (*Le Musée imaginaire, La Création artistique, La Monnaie de l'Absolu*). Dans ces livres dont certains aperçus audacieux seront fortement dénoncés par les critiques d'art, André Malraux, à partir de la notion de «musée» transformée au XX<sup>e</sup> siècle par la

Xavier Grall : «*André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité*» et Pierre Moulinier : «*Malraux ou l'aventure qui abolit la mort*», Le Cri du Monde, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.

vulgarisation des connaissances artistiques dues aux reproductions et au film (*le musée imaginaire*) s'attache à étudier la qualité d'humanisme que contient chaque culture pour voir comment l'histoire l'a portée jusqu'à nous et ce que ces cultures représentent pour nous.

Et c'est une nouvelle occasion pour lui de retrouver l'ennemie, la destinée, marquée par l'absurde de la solitude et de la mort : chaque civilisation, comme chaque homme, est impuissant contre la mort. Refusant la solution chrétienne de la vie éternelle, Malraux reste le prophète d'un humanisme désespéré sans aboutissement adulte. Abandonné le culte de l'aventure, il ne reste à l'auteur de *La Condition humaine* qu'à souhaiter que naisse une fraternité humaine au travers de l'action. «*Transformer en conscience l'expérience la plus large possible; les idées ne sont pas faites pour être pensées mais vécues*».

La destinée récente d'André Malraux est connue. Son accession au Ministère des Affaires culturelles, le ravalement de Paris, Chagall à l'Opéra, les expositions, les exportations d'œuvres d'art, les Maisons de la culture. De temps en temps, un voyage. Parfois un discours avec ce style oratoire qui n'appartient qu'à lui. Et puis, ces jours-ci les *Antimémoires*, qui se refusent à être une confession ou une biographie, «*mon cœur mis à nu*». Aucun narcissisme. «*Que m'importe ce qui n'importe qu'à moi ?*» écrit-il dans ce livre.

Malraux n'y vieillit pas, et c'est peut-être pourquoi Claude Bonnefoy le dit «*sans lignée*»; les jeunes l'admirent, mais ils écrivent autre chose. Il reste «*l'homme de l'humanisme, qui s'inscrit ses révoltes dans le courant d'une culture classique, qui a rêvé sur l'art avec la nostalgie du sacré*».

A notre époque où l'humaniste est lapidé, il reste un permanent des quelques idées-forces qui ont nourri les années trente et quarante. En un temps où les jeunes s'assurent et se vaccinent contre tout, il fait l'effet d'un archétype de haute stature témoin pessimiste et désespéré dans un monde qui a dépassé le désespoir (Hitler, connais pas).

*Xavier Grall : «André Malraux Les Antimémoires ou la fraternité» et Pierre Moulinier : «Malraux ou l'aventure qui abolit la mort», Le Cri du Monde, novembre 1967, n° 12, p. 49-52 et 52-54.*

Il est peu d'hommes qui soient demeurés aussi fidèles à leur adolescence.